

COUP DE TÊTE



Suzette est une petite bonne femme pas plus haute que ça... mais quand une idée est entrée dans sa tête, le diable lui-même ne l'en ferait pas sortir.

Combien de fois Nounou lui a-t-elle dit : " Suzette, si vous vous éloignez encore de moi, je prends votre ballon et je le garde toute la journée." Alors, mademoiselle, vexée, se jetait sur sa balle et la serrait sur sa poitrine, les bras croisés, pour en affermer la possession. Mais Nounou avait eu l'imprudence d'ajouter : " Voyez comme ce petit bébé, dans les bras de sa nourrice est bien plus gentil, et plus obéissant. Venez jouer près de lui."

L'idée qu'on la comparait à un bébé qui ne marchait pas encore et qu'on l'invitait à s'amuser en telle compagnie avait révolté son amour-propre. Elle, Suzette, âgée de quatre ans, qui ne tétait plus depuis si longtemps qu'elle ne s'en souvenait même pas ! Elle qui marchait comme une " personne ! " C'était trop fort ! Aussi, était-elle bien décidée. Elle apprendrait, elle, à Nounou, comment on se comporte avec une personne de quatre ans !

Après avoir serré son ballon sur son cœur, elle le jeta de toutes ses forces aussi loin qu'elle put, eourut le ramasser pour le jeter plus loin encore, et fit trois fois de suite, résolument, la même opération. Suzette rayonnait de voir lui obéir dans les airs le gros ballon rouge et jaune, semblable à une grenade sortie de quartiers d'orange.

Tout de même, elle se retourna pour regarder si elle voyait sa nourrice. Mais quoi ! plus de Nounou ! Elle se dirigea vers les orangers où celle-ci était assise tout à l'heure. Nounou n'y est pas !

Alors, la peur la prend, la rage et le dépit s'en mêlent. Et, les bras en ailes, les pieds en dedans, la bouche ouverte pour orier, elle ressemble tout à fait à un petit canard mécontent. Elle se croit perdue, abandonnée, et la grande personne de tout à l'heure n'est plus qu'un bébé pleurnichant. Mais Nounou a pitié. Doucement, elle avance, et plus doucement encore, elle appelle : " Suzette ! " derrière l'oranger. D'un bond, Suzette va se jeter sur le tablier blanc, y cacher son visage et sécher ses pleurs.

" Comme vous m'avez fait peur, Suzette ! " dit Nounou. " Je croyais que des méchantes gens, comme il y en a dans les jardins, vous avaient enlevée. Car il arrive toujours malheur aux enfants désobéissants. "

" Nounou, " dit Suzette suppliante, " il ne faudra pas le dire à maman ! "

A. L.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

DEUXIÈME PARTIE

I

(Suite)

Miss Edith, demeurée seule, resta pensive un moment à la même place.

Devant la chaise que Fil-d'Acier venait de quitter, et la petite table encore chargée des apprêts du café, elle avait une sensation de vide, d'un vide immense, et pour un peu, elle se fût mise à pleurer.

Ces quatre semaines qu'avait duré la maladie du jeune homme avaient passé comme une ombre, avec une rapidité, lui semblait-il, inconcevable.

Dans cette angoisse de la séparation, qui surexcite l'imagination, elle revoyait mille petits détails, se rappelait des riens et se retrouvait en sortant de ces souvenirs plus amèrement seule.

—Allons, fit-elle au bout d'un moment, en redressant sa tête d'un geste audacieux et franc qui lui était familier, . . . les filles de mon pays ne s'assoient pas au coin de la fenêtre en attendant que le bonheur passe. Elles vont le chercher s'il le faut. En attendant, ajouta-t-elle après avoir dit ces derniers mots d'un ton de mystérieuse assurance, dès demain occupons-nous des gens de Lagny.

II

Nous retrouvons la troupe des Mareksy.

C'était un samedi, et dans la petite ville de Compiègne pittoresquement bâtie entre la rive gauche de l'Oise et la forêt, une grande animation n'avait cessé de régner tout le jour.

Animation non seulement attribuable au marché hebdomadaire, mais encore à la présence des deux théâtres forains établis depuis la veille sur la place Saint-Jacques.

L'un de ces deux établissements, installé sur la droite de la place, était, ce qu'on est convenu de nommer, un salon de prestidigitation.

Il avait assez bon aspect, sous les toiles peintes qui le décoraient, tout en le cloisonnant ; aussi les badauds toujours avides de spectacles à bon marché s'y étaient-ils entassés toute la journée.

Quant à l'autre théâtre, il n'était rien moins que luxueux.

Adossé au côté gauche de la grande rue, il se composait uniquement d'une vieille roulotte aux ais disjoints, aux roues couvertes de boue, maison roulante horriblement sale et démontée qui suait la misère noire.

Pour théâtre, un vieux tapis usé jusqu'à la corde, et qu'on avait étendu devant la roulotte.

Sur cette loque, aux couleurs effacées, deux hommes et un enfant, couverts de maillots de coton d'un blanc douteux, travaillaient à des équilibres.

Au bout du tapis, une vieille femme, au visage hâlé, couturé, vêtue sordidement et accroupie comme une bohémienne.

Près d'elle, un échafaudage de poids en fonte, quelques chaises, deux cerceaux de bois peint, puis un grand plat d'étain.

Ces forains étaient les Rouquin ; l'enfant, Gaston de Serlay.

Il avait bien changé depuis qu'il était devenu la proie, en même temps que l'instrument de ces saltimbanques.

Si, d'une part, son corps et ses membres avaient pris, grâce à la gymnastique qu'il pratiquait journellement, un développement avantageux en somme, d'une part son visage s'était empreint d'une expression habituelle de tristesse, et aussi de haine dissimulée qui rendait sa physionomie désagréable et dure.

Le contact incessant des Rouquin, personnages grossiers, sans scrupules, affligés de graves défauts dont les moindres étaient la paresse, l'ivrognerie et la brutalité, n'avait pas été non plus sans faire, à la longue, une impression déplorable sur cette fragile âme d'enfant.

Ses instincts généreux s'atrophiaient peu à peu et il était à craindre qu'ils ne fussent un jour remplacés par le germe de la cupidité, de la bassesse et de la fourberie.

Pauvre être que la fatalité semblait vouer au malheur !..

Il venait de terminer son travail par l'exécution de quelques sauts périlleux, lorsque, d'un ordre bref, l'ainé des Rouquin lui ordonna la quête.

Docile, l'enfant courut ramasser le plateau gisant près de la vieille, dont le regard mauvais ne le quittait presque jamais, puis il se mit en devoir de faire le tour du cercle des curieux assez clairsemés d'ailleurs, qui avaient suivi les exercices de la troupe.

Mais au fur et à mesure qu'il s'approchait des gens, faisant sonner dans son plateau les deux ou trois gros sous que quelques compatisants y avaient laissés tomber, la plupart d'entre eux se retiraient d'un air indifférent ou gêné.

Bientôt il arriva devant un homme âgé, très correctement vêtu de noir, d'aspect grave, presque solennel, et qui le regardait avec une bienveillante attention.

Instinctivement, l'enfant s'arrêta, un peu intimidé par le regard